

Elle s'avança jusqu'àuprès de la table où travaillait Mme Jeanne.

—Je suis malheureuse... Je ne suis plus celle que vous avez connue... Il me semble que si vous étiez bonne, si vous vouliez m'aider... Guillaume peut-être me donnerait son pardon.

Sa main se tendait un peu en avant, tremblante, sur le bois de frêne noueux, prêts à soutenir un corps qui s'agenouillait.

—Vous oubliez que je suis difficile à tromper, dit Mme Jeanne en se reculant. Vous avez trop peu manifesté, pendant dix ans, le désir de savoir même des nouvelles de votre mari pour que je croie aujourd'hui à ces attendrissements. Je crois plutôt à d'autres motifs.

Elle toisait du regard, en disant cela, sa belle-fille et considérait la toilette modeste, presque pauvre, que la jeune femme avait mise, afin de mieux faire voir justement qu'elle n'était plus, comme autrefois, toute folle d'élégance.

—Vous venez mendier ! continua Mme Jeanne.

La petite main de Mme Corentine se releva d'un geste brusque, comme pour repousser l'injure... Pais rouge de honte, mais assez forte pour ne pas répondre, la jeune femme se détourna et quitta le salon, tandis que Mme Jeanne, implacable, ses yeux clairs poussant l'étrangère dehors, la suivant dans l'ouverture de la porte, par la fenêtre, dans l'allée du jardin, disait :

—Vous autres séparés, on est sûr de vous revoir à un moment ou à un autre. Vous quêtez quand la famine vous a réduites. Vous n'avez pas honte. Allez, allez ! Le moment est mal choisi ; il n'y a pas de pain pour vous !

Mme Corentine n'entendit pas ces derniers mots. Elle avait déjà traversé le jardin, elle ouvrait la porte d'un coup nerveux de la main sur le loquet en forme de trèfle qu'elle écoutait sauter avec un battement de cœur, autrefois, quand Guillaume entra.

Elle fuyait suffoquée, indignée. Cependant, quelque chose de plus fort que sa honte, de plus puissant que la colère qui l'avait une première fois entraînée hors de cette maison lui faisait en ce moment, accepter l'injustice.

Était-ce le conseil profond et muet de ces objets frôlés par sa vie passée ? elle sentit qu'elle ne pourrait quitter Lannion sans avoir revu au moins celui pour qui elle était venue.

Hâtivement, la voilette baissée, elle suivit la pente de la rue du Pavé-Neuf, laissa sur sa gauche la promenade plantée d'ormeaux, tourna près du café du pont de Viarmes, le long du quai au sable, descendit encore jusqu'au coin du vieil hôtel tout enveloppé de poiriers en pyramides, où elle avait joué, enfant, quand son père était demandé par l'armateur. Et elle se trouva sur l'allée de la Corderie, qui borde le Guer jusque très loin au-delà de Lannion.

Toute jeune, les premiers soirs de son mariage, elle s'était promenée là, les yeux perdus dans le feuillage des ormes et souriant aux choses passionnées qu'il disait...

Elle ne pleurait pas, elle était seulement très triste. Son espérance n'était plus de reprendre la vie d'autrefois, l'avait-elle même formée ? Mais elle pouvait encore le voir, lui, se faire pardonner, lui dire : "Je vous aime encore !"

Après cela, qu'advierait-il ? Peu importait. Elle partirait plus contente, plus forte ; elle aurait obéi à cette impulsion qui la poussait ainsi, humiliée, troublée, vers celui qui était tout près et qui ne se doutait pas... Même l'injure qu'elle avait reçue la rejetait vers lui. Elle pensait, sans savoir pourquoi, très sûre pourtant, que si Guillaume avait été là, l'accueil eût été autre...

Elle allait sans plus se hâter, regardant, de l'autre côté du chemin à peu près vide, la touffe d'arbres d'où s'élevaient une cheminée, un toit long couvert de tuiles : l'usine.

Il était là. Elle n'irait pas le trouver là-bas, à cause des ouvriers, des anciens employés qui avaient tout su, hélas ! Elle attendrait l'heure où M. L'Héréec, chaque soir, revenait en traversant le Guer... Dix coups de rames... Le bateau était amarré à demi hors de l'eau, écrasant la boue molle de la rive opposée. Sur l'arrière, plongé dans le courant, des lettres à demi effacées disaient le nom du canot... *Corent*... Les dernières avaient péri.

La rivière se vidait avec rapidité, bue par la mer lointaine. Et les herbes du fond, ployées, ondulaient comme des cheveux de femme qu'on peigne, avec des reflets blonds.

Mme Corentine comparait son attente humiliée d'à présent à ses promenades triomphantes dans cette même allée, quand, toute jeune femme, au bras de son mari ou de quelque amie qu'elle allait prendre au passage, elle emmenait Simone, et que l'enfant courait devant elle dans le clair soleil.

Elle était si lasse, qu'un peu au-delà du point où le bateau était attaché elle s'assit et s'appuya le long d'un arbre. Plusieurs fois, elle crut entendre une voix qui donnait des ordres, et reconnaître la voix de son mari.

Illusion, mais qui lui faisait lever les yeux et la secouait d'un frisson. S'il était passé quelqu'un, elle aurait fui. Personne ne longeait la promenade, qui ne mène à rien. La fatigue l'endormit.

Quand elle se réveilla, elle eut peur qu'il ne fût trop tard. Mais non. La marée remontait, couvrant les vases, soulevant le canot qui roulait, collé à la rive. L'usine travaillait encore : une fumée de vapeur

jaillissait audessus d'elle avec un bruit régulier. Mme L'Héréec se leva. Elle se cacha presque entièrement derrière l'arbre.

Quelqu'un était sorti par la porte du chantier, là-bas. Elle n'eut pas de doute, malgré l'éloignement et l'ombre déjà commencée. Elle reconnut le geste amical qu'il avait eu en prenant congé d'un de ses employés.

Bientôt, défaillante, elle le vit tout à fait dans l'espace découvert qui séparait l'usine de la rivière. Il venait par le sentier du pré, la tête basse, songeant à des affaires sans doute. Elle aurait voulu l'appeler, et avait peur de lui, peur du premier regard.

Il allait lentement, droit vers elle. Dans une minute, il aurait détaché l'amarre, poussé le canot, abordé là...

Elle n'eut plus la force de voir. Elle ferma les yeux. Puis, n'entendant rien, elle vit qu'il avait brusquement tourné le long de la rive et qu'il remontait par le sentier de halage pour rejoindre le pont de Lannion.

Un moment, elle courut, et puis elle s'arrêta... Ce n'était plus la même chose. Le rencontrer en ville, dans une rue ? Non. L'occasion était perdue. Si l'entrevue pouvait amener un pardon, c'était à la condition de n'avoir pas de témoins. Il fallait même éviter de le rencontrer... Et elle demeura immobile, regardant diminuer la forme de ce passant sur la levée, parmi les premières maisons.

Guillaume L'Héréec trouva sa mère au salon. En l'apercevant, elle l'enveloppa de ce regard rapide et sûr de la mère habituée à lire sur la physionomie de son enfant. Il avait son air de commerçant content de rentrer et d'oublier le travail.

—Comment, mère, encore dans les livres ?

Il s'approcha, balançant ses épaules épaisses pour embrasser sa mère au front, selon sa coutume. Elle continua de le regarder, prise d'un reste de doute, jusqu'à ce qu'elle sentit la mousseline de sa coiffe serrée contre sa joue par la barbe rude de Guillaume. Il se redressa.

Elle prit sur la table un grain de blé dont elle marquait les pages de ses livres, le glissa entre deux feuilles du registre et dit en se renversant un peu :

—Mais oui, Guillaume, il le faut bien. J'ai peur que cette année encore...

Il l'interrompit du geste de repousser une chose importune.

—Non, je vous en prie, pas ce soir, pas avant d'être sûre. J'en ai assez !

Il s'était détourné vers la fenêtre, les sourcils rapprochés, son visage court et carré subitement assombri. Lui qui arrivait dégagé des préoccupations du jour par la course du retour, il éprouvait un ennui vif à se sentir ramené vers elles.

—Est-ce que la journée a été mauvaise, Guillaume ?

—Pas plus qu'une autre.

—Vous n'avez pas reçu la visite de M. Quimerch's ?

—Mais non.

—Ni aucune autre qui vous ait chagriné ?

—Aucune. Je demande seulement à oublier les affaires, les ennuis, et le temps, si cela se peut.

Il répondait le regard vague dans l'ouverture de la baie.

—Non, reprit Mme L'Héréec. Cela ne se peut pas toujours. Allons dîner, vous êtes en retard. Gote est venue deux fois prévenir.

Il offrit le bras à sa mère et passa dans la salle à manger.

Depuis quelques jours, Mme Jeanne avait remarqué chez son fils cette sorte d'irritabilité, résultat d'un trop long repliement sur soi-même. Cela ressemblait aux mélancolies invincibles où il tombait souvent, dans les premières années après la séparation.

Le dîner fut presque silencieux. Mme Jeanne mangea moins encore que de coutume. Elle s'élevait et s'animait intérieurement, elle, femme de résolution et de pratique, contre ses accablément inutiles, nuisibles à la gestion de leurs affaires compromises.

A peine revenu dans le salon, comme il allumait sa pipe, elle s'accouda près de lui, à la fenêtre ouverte, et ils restèrent un peu sans rien se dire, devant cette muraille déjà confuse d'arbustes audessus desquels le ciel était pâle. Des grincements de poulie arrivaient du Guer invisible.

—Est-ce un bateau pour la maison, Guillaume ?

Il répondit d'une voix posée :

—Non, maman, je crois que c'est une barque de sable que j'ai vu arriver ce soir.

Elle avança au-delà du mur sa main sèche de vieille femme, et du bout des doigts indiquant une direction, elle dit :

—Si pourtant nous pouvions....

—Quoi donc ?

—Rélever notre situation, transformer l'outillage, lutter avec des procédés nouveaux contre les usines de la côte ! Ce n'est pas impossible ! A nous deux....

Guillaume branla la tête.

—Je dis, continua-t-elle, que ce n'est pas impossible. M. Quimerch n'en refusait peut-être pas le crédit. Je me chargerais de lui demander....

—A quoi bon ?